

La bataille de Saint-Cast (11 septembre 1758) : quelques nouvelles perspectives¹

«Tout ou presque a été écrit sur le combat de Saint-Cast» : ainsi s'exprimait A. Turcas, il y a près de trente ans, dans une revue historique locale, *Les amis de Lamballe et du Penthièvre*². Et il est vrai que l'événement bénéficie d'une bibliographie abondante mais finalement peu renouvelée depuis le XIX^e siècle. Une première vague de publications correspond en effet au centenaire du combat, avec un premier recueil de documents, assortis de commentaires, édité par la Société archéologique des Côtes-du-Nord³. Suivent d'autres articles et ouvrages à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. A. de La Borderie est un des grands artisans de ce deuxième temps fort qui culmine avec son *Histoire de Bretagne* dont le tome VI, rédigé par son continuateur B. Pocquet du Haut-Jussé, consacre une dizaine de pages aux événements de septembre 1758⁴. Depuis, hormis les travaux de l'abbé Lemasson – et notamment la dernière publication notable de documents sur le sujet, en 1923 – ou ceux de l'officier de l'armée de terre H. Binet – qui a consacré ses loisirs à l'étude de la défense littorale sous l'Ancien Régime –, l'on en reste pour l'essentiel à des synthèses plus ou moins paresseuses n'apportant guère d'élé-

¹ Cet article reprend certains des éléments développés dans un ouvrage à paraître, coédité par la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne et les Presses universitaires de Rennes : *Un échec britannique en Bretagne. La bataille de Saint-Cast (1758), entre histoire et mémoire*, Rennes, PUR/SHAB, 2009.

² TURCAS, A., «Le combat de Saint-Cast, 11 septembre 1758», *Les amis de Lamballe et du Penthièvre*, 1979, p. 79.

³ *Saint-Cast. Recueil de pièces officielles et de documents contemporains relatifs au combat du 11 septembre 1758, publiés par la Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord*, Saint-Brieuc, Prudhomme, 1858.

⁴ LA BORDERIE, Arthur de, et POCQUET, Barthélemy, *Histoire de Bretagne*, t. VI, Rennes, Plihon et Hommay, 1914, p. 262-277.

ments nouveaux, dont la plus récente, celle de P. de La Condamine, a été publiée il y a près de trente ans⁵.

Le manque d'intérêt du milieu universitaire français pour l'histoire-bataille jusqu'à une période très récente, conjugué au faible renouvellement de l'histoire politique et militaire de la Bretagne d'Ancien Régime, expliquent que la plupart des ouvrages publiés depuis plusieurs décennies non seulement n'accordent qu'une portion congrue au combat de Saint-Cast mais, en outre, véhiculent certains poncifs. Quand une étude trop superficielle de la bibliographie s'en mêle, cela peut même conduire à des récits fantaisistes. En fait, depuis un siècle et demi, prédomine toujours une vision française voire bretonne de l'événement. Les sources britanniques, pourtant abondantes, sont au minimum négligées et souvent totalement ignorées, privant ainsi les historiens de l'indispensable mise en perspective de l'événement «Saint-Cast» dans le contexte qui est le sien : celui de la guerre de Sept Ans (1756-1763) et, plus généralement, du long conflit entre la France et l'Angleterre puis la Grande-Bretagne parfois appelé Seconde guerre de Cent Ans (1688-1815).

A défaut de pouvoir ici faire une étude complète de ce combat, nous insisterons sur quelques aspects de la descente de septembre 1758 pour lesquels la confrontation des sources françaises et britanniques s'avère des plus enrichissantes. Ainsi, après l'examen attentif de la préparation britannique et de la coordination mise en place, nous nous attacherons aux actions de résistance menées par certains Bretons, en particulier à l'épisode bien connu du Guildo. Il restera enfin à cerner les raisons de ce qui apparaît autant comme un échec britannique que comme une victoire française.

Une opération combinée en partie atypique

A l'origine de la bataille de Saint-Cast, on trouve une descente britannique, c'est-à-dire le débarquement d'une troupe armée, les 4 et 5 septembre 1758. Une autre descente avait eu lieu à Cancale au mois de juin,

⁵ LEMASSON, Auguste, *La descente des Anglais à Saint-Briac et leur défaite à Saint-Cast l'an 1758*, Saint-Briec, Guyon, 1923 ; BINET, Henri, «Un épisode de la guerre des côtes en Bretagne au XVIII^e siècle : la trahison du Guildo», *Annales de Bretagne*, 24, 1, 1908, p. 1-40 ou BINET, Henri, «La guerre de côtes en Bretagne au XVIII^e siècle et la région malouine après les descentes anglaises de 1758», *Annales de Bretagne*, 25, 2, 1910, p. 295-321, parmi une imposante bibliographie sur ce sujet ; enfin LA CONDAMINE, Pierre de, *L'épopée de la Bretagne. Un jour d'été à Saint-Cast*, Guérande, Le Bateau qui vire, 1977.

suivie par une opération contre Cherbourg en août⁶. Lors des conflits précédents, les Britanniques avaient déjà débarqué, sans succès, à Camaret en 1694, y subissant un échec sanglant, et près de Lorient en 1746, pour ne s'en tenir qu'à la Bretagne.

Ces opérations, que les Britanniques appellent « combinées », se sont toujours inscrites dans une stratégie précise. Pendant la guerre de Sept Ans, fortement encouragées par William Pitt l'aîné, qui dirige le ministère de 1757 à 1760, elles répondent à plusieurs objectifs. Alors que les frontières terrestres de la France sont pratiquement inviolées depuis le règne de Louis XIV et la réalisation du pré carré de Vauban, le littoral reste vulnérable. Les descentes constituent dès lors pour l'Angleterre le seul moyen de menacer directement le territoire français. En outre, l'état-major britannique espère réaliser ainsi des diversions avec des effectifs relativement limités, contraignant les Français à soustraire des troupes d'Allemagne pour les porter sur toute portion de côte menacée. En 1757-1758, le roi de Prusse Frédéric II, allié de la Couronne britannique, encourage fortement cette stratégie, qui pourrait soulager la pression pesant sur son armée, et semble en attendre beaucoup⁷. Les revers subis par les Britanniques en Hanovre – capitulation du duc de Cumberland à Kloster-Zeven le 8 septembre 1757 – militent grandement en faveur de ces opérations, appuyées par l'ambassadeur Mitchell, en poste à Berlin, qui préconise de jeter « l'alarme sur les côtes de France au moyen de notre flotte⁸ ». En réalité, si la descente contre Lorient, en 1746, a bien conduit l'état-major français à retirer plusieurs régiments des Flandres pour les conduire à marches forcées vers la Bretagne⁹, ce n'est pas le cas en 1758. Le duc d'Aiguillon, commandant en chef de la province et à ce titre chargé de sa défense, ne reçoit aucune troupe supplémentaire, même après la descente contre Cancale. La diversion n'a par conséquent pas lieu¹⁰.

⁶ Sur ces opérations, nous renvoyons à l'article de synthèse de MIDDLETON, Richard, « The British Coastal Expeditions to France, 1757-1758 », *Journal of the Society for Army Historical Research*, 71, summer 1993, n° 286, p. 74-92. En français, l'on peut se reporter, entre autres, aux travaux de PARIS-JALLOBERT, Paul abbé, « Nouveaux documents contemporains et inédits sur la descente des Anglais à Cancale en 1758 », *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, 18, 1888, p. 103-168 et, pour le raid contre Cherbourg, à RIHOUEY, Jean-Pierre, 1758. *La dernière occupation de Cherbourg par les Anglais*, Tourlaville, Impr. Lecaux, 1994.

⁷ CORBETT, Julian S., *England in the Seven Years' War*, Londres, rééd. 1992, p. 264.

⁸ Lettre au ministre Holderness, 2 juillet 1757, citée par SHERRARD, Owen Aubrey, *Lord Chatham : Pitt and the Seven Years' War*, Londres, Bodely Head, 1955, p. 216.

⁹ Arch. dép. Ille-et-Vilaine, C 3806 et C 3807. Régiments d'infanterie de Berry, La Couronne, Rooth, Wittmer ; régiments de cavalerie de Chabillant, Rumen et régiment de dragons d'Asfeld.

¹⁰ MIDDLETON, Richard, *The Bells of Victory. The Pitt-Newcastle Ministry and the Conduct of the Seven Years' War, 1757-1762*, Cambridge, 1985, p. 84-85. Un pamphlet pourtant favorable à cette stratégie affirme également clairement que les descentes de 1757 et 1758 n'ont pas rempli leur objectif de diversion (*The Nature and Utility of Expeditions to the Coast of France*, Londres, G. Burnet, 1758, p. 4).

Enfin, ces raids visent à perturber le commerce et l'économie de l'ennemi français. En juin 1758, par exemple, les troupes du duc de Marlborough incendient près d'une centaine de navires et des entrepôts à Saint-Servan, les dégâts se chiffrant à plusieurs millions de livres.

Dans cette optique, Saint-Malo représente sans conteste un objectif de choix. Malgré un certain déclin depuis les années 1720, le port reste important à l'échelle du royaume. La course y demeure active en temps de guerre, quand bien même Dunkerque et Bayonne supplantent assez nettement la ville corsaire bretonne lors de la guerre de Sept Ans¹¹. Néanmoins, les raids britanniques répondent surtout à des «objectifs d'opportunité». Les chefs des corps expéditionnaires reçoivent des consignes assez générales et disposent d'une réelle latitude d'interprétation. Ainsi, le général Bligh, qui dirige l'expédition de septembre, doit «mener une chaude alerte sur les côtes françaises, avec une vigueur soutenue et lui donner la durée maximum en fonction du vent et du temps¹²». Le ministère exige seulement que la cible de la descente se situe entre Le Havre et Morlaix, afin que le corps expéditionnaire soit couvert par la flotte de la Manche, ce qui, il est vrai, limite les possibilités¹³. En s'attaquant à Saint-Malo, Bligh entend peut-être faire mieux que le duc de Marlborough, qui a échoué devant la cité trois mois auparavant.

Si la cible de la descente est définie tardivement, l'expédition bénéficie d'une préparation soignée, comme celles qui l'ont précédée en 1757 et 1758. Les Britanniques sont alors passés maîtres dans la planification de ce type d'opérations. Tout repose, en effet, sur une indispensable coopération entre l'armée et la marine. On peut même affirmer que l'appui de la *Navy* fut au XVIII^e siècle, et particulièrement pendant la guerre de Sept Ans, l'un des principaux atouts de l'armée britannique, assurément moins forte que ses homologues française, prussienne et autrichienne, aux effectifs notablement supérieurs¹⁴. D'ailleurs, la médaille commémorative de la prise de Louisbourg, au Canada, à l'été 1758, est dédiée à «l'union de l'armée et de la marine», mettant en exergue cette étroite coopération¹⁵. L'expédition confiée au général Bligh part fin juillet et se traduit par un débarquement à Cherbourg le 7 août, suivi par

¹¹ VILLIERS, Patrick, *Marine royale, corsaires et trafic dans l'Atlantique de Louis XIV à Louis XVI*, Dunkerque, Société dunkerquoise d'histoire et d'archéologie, 1991, p. 315-388.

¹² *A Letter from a Member of Parliament in Town to a noble Lord in the Country, In regard to the last Expedition to the Coast of France*, Londres, R. Griffiths, 1758, p. 11.

¹³ MIDDLETON, Richard, «The British Coastal...», art.cit., p. 88.

¹⁴ Les effectifs de l'armée de terre britannique n'excèdent guère 70 000 hommes contre plus de 200 000 pour chacune des principales armées continentales.

¹⁵ BRUMWELL, Steve, *Redcoats. The British Soldier and War in the Americas, 1755-1763*, Cambridge, CUP, 2002, p. 236.

la destruction des fortifications de la ville. La flotte revient en Angleterre le 19 août mais la plupart des soldats restent à bord des navires puisqu'une nouvelle descente est envisagée. Seul le mauvais temps retarde le départ et explique que nombre d'officiers se rendent à terre, au contraire de leurs hommes, consignés à bord¹⁶. Les navires appareillent de l'île de Portland, au large de Weymouth (Dorset), le 1^{er} septembre.

Suite à l'échec de l'expédition contre Rochefort l'année précédente, dû en partie aux dissensions entre officiers, notamment entre marins et terriens, la question de la coordination entre *Army* et *Navy* est revue. L'expédition est placée sous l'autorité de deux chefs : le général Bligh et le commodore Howe. Tous deux doivent choisir en concertation le lieu de débarquement. Toutefois, tant que les troupes n'ont pas débarqué, le commodore dispose d'une pleine et entière autorité sur tous les soldats. Ce sont donc les officiers de marine qui organisent et dirigent le débarquement. Le général Bligh retrouve sa pleine autorité sur les troupes de terre une fois l'opération menée à son terme. En apparence, une entente presque cordiale semble présider aux relations entre le général de 73 ans et l'officier de marine de 40 ans son cadet.

La traversée de la Manche ne pose guère de problème à la flotte britannique, tant est patente la supériorité de la *Navy*. D'ailleurs, une escadre, commandée par l'amiral Anson, premier Lord de l'Amirauté, empêche alors toute sortie de Brest, y bloquant une flotte du Ponant réduite à l'impuissance¹⁷. Les hommes embarqués souffrent néanmoins de la promiscuité, d'autant plus que la plupart d'entre eux séjournent à bord depuis plus de deux semaines. Ainsi, plus de 500 hommes s'entassent sur le transport *Constant Jean*, si bien que, témoigne un jeune soldat, «une moitié reçut l'ordre de rester sur le pont pendant un temps, et l'autre moitié à un autre moment, c'est pourquoi nous changions alternativement¹⁸». Encore plus que dans les casernes, l'hygiène fait défaut et la vermine infeste les passagers. Quand le mauvais temps s'en mêle, causant mal de mer et inévitables nausées, l'atmosphère devient quasiment irrespirable et chacun espère une prompte arrivée sur les

¹⁶ *Journal of the Campaign of the Coast of France*, Londres, J. Townsend, 1758, p. 92.

¹⁷ En 1758, la Royale a déjà perdu la «bataille de l'Atlantique» qui l'oppose à la *Navy*, ainsi que le note DULL, Jonathan R., *The French Navy and the Seven Years' War, France Overseas : Studies in Empire and Decolonization*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2005, p. 105-130 qui parle d'une «année de désespoir». Aux difficultés financières croissantes, s'ajoutent les problèmes liés au recrutement de gens de mer compétents pour la marine après la capture de milliers d'entre eux par les Britanniques. Enfin, pour Brest, 1758 est aussi et surtout l'année du typhus, ce «mal de Brest» qui fait des milliers de victimes.

¹⁸ *A Soldier's Journal containing a particular Description of the several Descents on the Coast of France last War*, Londres, C. Dilly, 1770, p. 13-14.

côtes¹⁹. Les navires contournent Guernesey et Jersey par l'ouest et parviennent au cap Fréhel le 3 septembre. Tout au long de cette traversée, les Britanniques conservent leur efficace système de communication entre les navires, basé sur des signaux relativement complexes. Si les marins en sont familiers, ce n'est pas le cas des terriens, d'où des consignes précises données aux commandants des différentes brigades, de l'artillerie et de la cavalerie²⁰. Souvent largement surestimé par les sources françaises – le duc d'Aiguillon lui-même évoque 12 000 ennemis –, le corps expéditionnaire britannique compte en réalité environ 7 000 hommes.

Une fois en vue des côtes bretonnes, les navires jettent l'ancre le 3 septembre vers 19 h²¹, remettant le débarquement au lendemain. En effet, même s'il est possible que les chefs de l'expédition envisagent d'abord un débarquement vers Saint-Cast ou le fort La Latte, ils se ravisent après un conseil de guerre tenu l'après-midi. A vrai dire, ils hésitent, faute de renseignements précis et fiables. D'ailleurs, lorsqu'il devra se justifier de l'échec de Saint-Cast, Bligh se plaindra d'avoir pris la succession de Marlborough au pied levé, n'ayant pas eu «suffisamment de temps pour se procurer des informations relatives aux côtes de France, leurs baies, leurs ports, et l'importance des forces présentes dans cette partie du territoire²²». Nul doute, cependant, que les marins disposent de certaines informations et même de cartes. L'idée est bien de s'en prendre à Saint-Malo mais en attaquant la cité par l'ouest, au contraire de la descente de juin qui eut lieu à Cancale. En outre, le pilote huguenot Joseph Thierry, faisant peut-être une confusion avec la baie de la Fresnaye, où de nombreux bateaux séjournent parfois en attendant de quitter Saint-Malo ou d'y entrer, affirme que le havre de Saint-Briac abrite plus de 200 navires, que l'expédition compte incendier. Le choix de débarquer juste à l'ouest de la pointe du Décollé, en la paroisse de Saint-Lunaire et près de celle de Saint-Briac, n'est par conséquent pas aberrant.

Le débarquement se prépare dès la soirée du 3 septembre. Ainsi, les hommes se tiennent-ils prêts : «nous nous sommes tous couchés avec nos vêtements afin d'être prêts quand nous serions appelés» note le caporal Todd. Les préparatifs vont bon train : les hommes s'affairent à nettoyer

¹⁹ *Ibid.* et TODD, William, *The Journal of Corporal Todd, 1745-1762*, Stroud, Sutton, 2001, p. 43.

²⁰ Pour l'expédition de juin, voir PEARSALL, Alan W. H., «Naval Aspects of the Landings on the French Coast, 1758», in RODGER, N.A.M. (dir.), *The Naval Miscellany*, Londres, Publications of the Navy Records Society, 1984, p. 225.

²¹ La connaissance précise des horaires des marées est rendue possible par les *log-books* (journaux de bord) de la *Royal Navy* et par le site internet du Service hydrographique et océanographique de la Marine (www.shom.fr) auquel nous renvoyons pour cette occasion et les autres au fil de l'article.

²² *A Letter from a Member of Parliament...*, *op. cit.*, p. 8-9.

leurs armes et reçoivent «36 cartouches de poudre et des balles avec deux bonnes pierres à fusil» ; on délivre aussi à chacun une ration de nourriture pour trois jours, à savoir «trois livres de biscuit et une livre et demie de fromage»²³. Le débarquement s'effectue donc à Saint-Lunaire le 4 septembre. Contrairement à l'habitude, cependant, la plage choisie n'est reconnue que sommairement : le commodore Howe se rapproche simplement de la côte à bord d'une frégate. Le débarquement se déroule presque sans encombre, les Britanniques étant passés maîtres dans ce genre d'opération puisqu'il s'agit de la troisième descente massive en l'espace de quelques mois, après Cancale et Cherbourg ; les hommes du corps expéditionnaire ont ainsi pu se familiariser avec cette manœuvre. Le 4 septembre voit donc se dérouler les opérations de mise à terre des troupes. Les soldats sont embarqués à bord de chaloupes spécifiques récemment mises au point, celles employées à Rochefort l'année précédente n'ayant pas donné satisfaction. L'Amirauté britannique en a approuvé les plans le 7 avril 1758, la construction en série suivant de près celle des prototypes²⁴. Ces barges, appelées *flat-bottomed boats*, permettent, grâce à leur fond plat, d'approcher au plus près du rivage. Elles transportent une cinquantaine de soldats alors que 16 à 20 marins les propulsent à la rame. La plupart des témoins français n'y voient que de simples barques ou chaloupes, étant peu sensibles à leur nouveauté²⁵. Seul Rioust des Villes-Audrains, notable de Matignon, les trouve «extraordinaire[s]», décrivant des embarcations ayant «sur la proue un pont qui leur sert de voile lorsqu'il est levé, et qui s'abat sur le rivage si on veut débarquer»²⁶. S'agit-il déjà des ancêtres des barges utilisées lors des opérations de débarquement sur les côtes françaises en 1944 ? Il semble bien que non. Les maquettes conservées ne laissent rien percevoir quant à la présence d'une quelconque rampe permettant de faciliter le débarquement²⁷. Quoi qu'il en soit, l'habileté britannique à débarquer tient aussi à d'autres facteurs. Tout d'abord, différents échelons sont mis en place, faute de pouvoir mettre à terre toutes les troupes en même temps. Un règlement précis inti-

²³ TODD, William, *The Journal of...*, *op. cit.*, p. 87 et *A Soldier's Journal...*, *op. cit.*, p. 22-23.

²⁴ BOSCAWEN, Hugh, «The Origins of the Flat-Bottomed Landing Craft, 1757-58», *Army Museum*, 1984, p. 23-30 et MOLYNEUX, Thomas More, *Conjunct Expeditions : Or Expeditions that have been carried on jointly by the fleet and army, with a commentary on a Littoral War*, Londres, Dodsley, 1759, p. 211.

²⁵ Le marquis de La Châtre, commandant de Saint-Malo, évoque des «chaloupes» (COURSON, Aurélien de, *Descente des Anglais à Saint-Cast en 1758*, Vannes, Lafolye, 1903, p. 87). La *Relation de la victoire remportée sur les Anglois*, imprimée chez Jean-Baptiste Le Conte à Saint-Malo peu de jours après l'événement, parle de «barques».

²⁶ «Journal de M. Rioust des Villes-Audrains», *Saint-Cast. Recueil de pièces officielles...*, *op. cit.*, p. 108.

²⁷ BOSCAWEN, Hugh, «The Origins...», *art. cit.*, p. 22-30. Il est possible cependant que les barges dévolues au transport des chevaux et de l'artillerie aient été dotées de telles rampes.

tulé «Instructions pour respecter la disposition des barges lors du débarquement des troupes» est même adopté au mois de juin et très certainement respecté à la lettre en septembre²⁸. En revanche, on ignore le nombre de barges mises en œuvre. Le marquis de La Châtre, commandant de Saint-Malo, parle de 52 chaloupes mais ce témoignage reste isolé²⁹. La première vague d'assaut comprend logiquement les troupes les plus aguerries. Le 4 septembre, il s'agit des *Guards* et des grenadiers, véritables troupes d'élite. Pour l'occasion, les grenadiers des différents régiments sont d'ailleurs réunis au sein de deux bataillons commandés chacun par un lieutenant-colonel. Les autres unités rejoignent la côte ensuite, consolidant au fur et à mesure la tête de pont. La cavalerie débarque en dernier, au lendemain de la première vague. Elle ne consiste d'ailleurs qu'en «36 cavaliers légers³⁰». Curieusement, on ne dispose d'aucun témoignage sur d'éventuels exercices préparatoires à l'embarquement et au débarquement menés en Angleterre, alors que des soldats français s'exercèrent à ces manœuvres lors de camps littoraux en 1756 dans la perspective d'une opération Outre-manche.

Alors que le vent se lève, le débarquement s'effectue dans des conditions relativement difficiles. Un rapport français rédigé postérieurement précise que le site convient à des bateaux de vingt à trente-cinq tonneaux car il y a toujours au moins quatre à cinq brasses d'eau ; en revanche, par mer forte, mettre à terre s'avère périlleux³¹. De fait, un témoin trouve la côte «rocheuse et dangereuse» et précise que deux chaloupes chavirent, causant la mort de quelques hommes du régiment de Bentick et la perte de toutes les armes d'une compagnie³². En revanche, l'opposition française à la descente ne cause aucun souci aux assaillants. D'une part, les batteries garde-côtes sont peu nombreuses sur cette portion de littoral. On n'en compte que deux, sur la paroisse de Saint-Briac. L'une défend uniquement le petit port situé à l'embouchure du Frémur. L'autre, tournée vers la mer, et notamment l'île Angot, ne comporte que trois pièces de huit livres, à la portée restreinte donc³³. Comme lors de toutes les descentes précédentes,

²⁸ PEARSALL, Alan W. H., «Naval aspects...», *art. cit.*, p. 227-229.

²⁹ COURSON, Aurélien de, *Descente des Anglais...*, *op. cit.*, p. 87.

³⁰ THOMAS, Walter, *A Journal containing every Transaction of Consequence of the Guards as well as of the Rest of His Majesty's Troops in the Late Expeditions on the Coast of France...*, Londres, G. Downing, 1758, p. 42.

³¹ Service hist. de la Défense/Département de l'Armée de Terre, 1 M 1088, rapport du chevalier Mazin, p. 80-81.

³² *An Impartial Narrative of the Last Expedition to the Coast of France. By an Eye Witness*, Londres. J. Wilkie, 1758, p. 2-3 et THOMAS, Walter, *A Journal...*, *op. cit.*, p. 41.

³³ Institut géographique national (IGN), chemise 235, carte A, «Carte de la partie de la coste de Bretagne depuis St Paul de Léon jusques à Pontorson avec un bout de celle de Normandie telle qu'elle paroît de haute et basse mer. Levée par M. le chevalier Mazin, ingénieur ordinaire du Roy au département de St Malo», 1758.

la puissance de feu britannique s'avère ainsi largement supérieure. Quand bien même, selon un adage en vogue sous l'Ancien Régime, «un canon à terre vaut trois canons à la mer», le rapport de force est totalement disproportionné. La batterie la plus proche du lieu de débarquement compte seulement quatre canons. Une simple frégate dispose de 36 pièces. Même si seulement la moitié d'entre elles peuvent entrer en action – le navire s'embossant parallèlement à la côte –, l'avantage demeure indéniable, d'autant que le calibre des pièces embarquées est supérieur, d'où une plus grande portée et une efficacité accrue. Les quatre sloops envoyés par Howe pour réduire au silence les quelques pièces françaises alignent 70 canons et peuvent, le cas échéant, bénéficier de l'appui des frégates et vaisseaux, encore plus puissamment armés. Selon le volontaire Walter Thomas, «l'ennemi tira trois boulets et quelques «grappes de raisins» d'une batterie de quatre canons» bientôt réduite au silence par les tirs britanniques³⁴. Le recteur de Saint-Denoual témoigne de la prise de conscience qui se fait alors chez les populations du littoral, auparavant confiantes dans les fortifications :

«avant la venue des Anglois, nous nous imaginions que le canon des forts étoit capable d'arrêter une flotte pendant quelque temps ; mais nous fûmes désabusés quand nous vîmes, à Cancale et à Saint-Briac, et ailleurs, deux seules frégates culbuter les forts et les réduire en poudre presque dans un instant³⁵.»

En fait, seuls les ensembles fortifiés d'envergure, comprenant plusieurs forts croisant leurs feux et bénéficiant de pièces de gros calibres sont susceptibles de contrarier une descente et de causer des dommages à une flotte britannique. En Bretagne, ces conditions ne se trouvent réunies qu'à Saint-Malo, Brest et, dans une moindre mesure, Lorient.

Une fois le corps expéditionnaire britannique à terre, les officiers se concentrent sur deux préoccupations. La première concerne l'approvisionnement. Rappelons que les soldats n'ont reçu que trois jours de vivres, si bien que, dès le 6 septembre, la pénurie menace l'armée. L'état-major donne alors des ordres explicites :

«face à la présente pénurie de provisions fraîches, il est demandé aux officiers de se conformer avec exactitude aux ordres donnés précédemment et répétés : d'envoyer toutes les provisions aux prévôts pour qu'elles soient partagées équitablement. Toutes les vaches sont incluses dans cet ordre³⁶.»

Des soldats, alors appelés «fourrageurs», se dispersent donc dans la campagne pour réquisitionner des vivres. La seconde préoccupation des

³⁴ THOMAS, Walter, *A Journal...*, *op. cit.*, p. 42-43. Les «grappes de raisins» étaient des explosifs constitués par un sac de forte toile rempli de balles sphériques et de poudre à canon.

³⁵ «Récit du recteur de Saint-Denoual», *Saint-Cast. Recueil de pièces officielles...*, *op. cit.*, p. 172.

³⁶ *Journal of the Campaign...*, *op. cit.*, p. 52.

Britanniques concerne plus particulièrement les opérations militaires, l'objectif de la descente étant bien, à l'origine, Saint-Malo.

Les officiers britanniques parvenus à Dinard se rendent rapidement compte de leur inaptitude à s'emparer et même simplement menacer Saint-Malo, pourtant simplement séparé d'eux par la Rance. En effet, le franchissement de l'estuaire supposerait un appui efficace de la flotte mais cette dernière risquerait, en s'approchant trop, de se trouver sous le feu des redoutables forts extérieurs de la ville, en particulier la Conchée. Howe se montre très réticent, trouvant «l'entreprise trop hasardeuse pour sa flotte³⁷». Un témoin résume toute la difficulté de l'entreprise en quelques phrases :

«Toute personne sensée, au fait de la situation et de l'état de Saint-Malo, pensait qu'elle était à l'abri de toute insulte, que ce soit de notre force terrestre ou de notre flotte. L'embouchure de la rivière qui forme le bassin de Saint-Malo à Saint-Servan s'étend sur plus de deux miles de largeur, dans sa partie la plus étroite, de telle sorte qu'il est hors de portée de notre artillerie, et les forts qui en défendent l'entrée étaient trop puissants et nombreux pour que nos navires les attaquent, compte tenu de la navigation difficile dans la passe, à travers laquelle aucun de nos pilotes n'aurait voulu entreprendre de nous conduire. Le passage est défendu par plusieurs batteries, se montant à environ 50 pièces de gros canon, et 40 pièces, la plupart de 48 livres, sont situées du côté ouest de la ville. Il y avait sept frégates ou vaisseaux armés dans le bassin, dont les armes auraient pu être amenées à tirer vers toute batterie que nous aurions pu établir sur la côte, à l'ouest vers Dinard, ou vers tout navire qui serait entré par le passage habituel³⁸.»

L'état-major rejetant l'alternative d'un passage de la Rance à Dinan, ville trop éloignée du littoral, il ne reste plus au corps expéditionnaire qu'à rebrousser chemin pour se rembarquer.

Une petite guerre dans le bocage

La logique veut que, lors des opérations combinées *Army/Navy*, l'on rembarque sur la plage sur laquelle l'on a débarqué quelques jours plus tôt. En ce mois de septembre 1758 cependant, la dégradation des conditions météorologiques rend impraticable une telle opération à Saint-Lunaire. L'amiral Howe juge le mouillage dangereux et préfère aller abriter sa flotte dans l'anse de Saint-Cast dès le 6 septembre. L'armée de Bligh demeure dans son camp de la Garde Guérin le lendemain, espérant une amélioration qui ne vient pas. Dès lors, les troupes britanniques décident de rallier

³⁷ *An Impartial Narrative...*, *op. cit.*, p. 4-5.

³⁸ *Journal of the Campaign...*, *op. cit.*, p. 93-94.

Saint-Cast. Elles se mettent en marche pour rejoindre leur flotte le vendredi 8 septembre au matin mais, bien qu'ayant une trentaine de kilomètres à peine à parcourir, elles vont mettre trois jours pour arriver à destination. Il est tentant d'expliquer la lenteur de leur progression par les nombreuses escarmouches dont le corps expéditionnaire a été victime. La réalité s'avère toutefois plus complexe et mérite que l'on s'y attarde.

Incontestablement, la campagne traversée, constituée d'un bocage dense, est particulièrement propice aux embuscades. Les Britanniques ne s'y trompent pas et avancent avec une inquiétude palpable. Un officier remarque : «les hommes étaient fréquemment obligés de passer en file indienne ; et les champs de chaque côté de la route étaient tellement boisés que nous pouvions rarement voir au-delà de 40 yards [environ 35 mètres] sur nos flancs³⁹». Un ennemi invisible profite de ce couvert pour harceler le corps expéditionnaire. Le caporal Todd renchérit : «De solides partis furent envoyés pour couvrir nos flancs et nous marchâmes à travers un bocage très boisé qui incommoda fortement nos hommes, incapables de conserver leurs rangs⁴⁰». Trois jours plus tard, il note dans son journal : «cette nuit l'ennemi continua à tirer sur nous un feu nourri sur trois côtés [...]»⁴¹.

Ce harcèlement correspond à ce que les contemporains appellent la petite guerre. Forme de combat pratiquée depuis longtemps en Europe centrale et orientale, elle commence alors à susciter l'intérêt des théoriciens d'Europe occidentale. Le premier traité français, œuvre du capitaine de Grandmaison, paraît en 1756⁴². Toutefois, l'expression recouvre deux réalités⁴³. Pour les théoriciens, la petite guerre implique des soldats professionnels spécialisés dans des opérations de commando. Ces troupes légères se déplacent à cheval et s'appellent hussards ou pandours, les dragons pouvant aussi mener ce type d'opération. Il s'agit là de la petite guerre dite régulière. Car il en existe une autre, englobant «les formes spontanées d'opposition populaire que peut rencontrer une armée réglée».

³⁹ A *Genuine and Particular Account of the Late Enterprise on the Coast of France, 1758. By an Officer. In a Letter to a Friend*, Londres, R. Griffiths, 1758, p. 25-26.

⁴⁰ TODD, William, *Journal of...*, *op. cit.*, p. 88.

⁴¹ *Ibid.*, p. 91.

⁴² GRANDMAISON, *La petite guerre, ou traité du service des troupes légères en campagne*, 1756.

⁴³ Sur ces questions, voir PESCHOT, Bernard, «La guérilla à l'époque moderne», *Revue historique des Armées*, 1998, n° 1, p. 3-12 ou PESCHOT, Bernard, *La guerre buissonnière : partis et partisans dans la petite guerre (XVI^e-XVIII^e siècles)*, mémoire d'habilitation non publié, Montpellier III, 1999 ; PICAUD, Sandrine, *La petite guerre au XVIII^e siècle. L'exemple des campagnes de Flandre de la guerre de Succession d'Autriche, mises en perspective dans la pensée française et européenne (1701-1789)*, thèse de l'Université de Nantes, 2004, à paraître chez Economica en 2009.

Or, les Britanniques débarqués en septembre 1758 doivent faire face à ces deux formes de petite guerre, même si la seconde domine largement.

En effet, les troupes françaises se situent loin du théâtre des opérations début septembre. Certes, le marquis de La Châtre dispose, à Saint-Servan, du régiment d'infanterie de Boulonnais et du bataillon de milice de Fontenay-le-Comte mais, conscient de son infériorité numérique, il s'enferme dans la cité malouine en attendant les renforts, dont les plus proches se trouvent à Tréguier. D'autre part, aucune consigne ne semble avoir été donnée par le duc d'Aiguillon pour mener des opérations de petite guerre contre l'armée de Bligh. Les rencontres et escarmouches sont donc, en général, fortuites. Elles n'interviennent d'ailleurs pas avant le 9 septembre. Ce jour-là, cinquante hommes du régiment de Boulonnais rencontrent un parti ennemi et font une soixantaine de prisonniers⁴⁴. Le lendemain, les dragons de Marbeuf, conduits par M. de Polignac, entrent en contact avec l'arrière-garde britannique. Toutefois, la seule action véritablement concertée se produit dans la nuit du 10 au 11. Le marquis de Broc, avec quelques centaines d'hommes, harcèle l'ennemi. Le chevalier Mazin, ingénieur du roi à Saint-Malo, évoque «de petites troupes de trente hommes, qui s'approchoient de leur camp le plus qu'il étoit possible, y faisoient leur décharge et se retiroient à petit bruit. De deux heures en deux heures, ces détachements étoient relevés par d'autres⁴⁵.» Il ne s'agit pas tant d'infliger des pertes aux Britanniques que de les inquiéter et, si possible, troubler le sommeil de ceux qui ne sont pas de garde. Difficile, néanmoins, d'évaluer l'impact psychologique de ce type d'action et son influence sur la bataille du lendemain.

Les autres escarmouches et embuscades ressortissent à la petite guerre irrégulière. Bien que le caporal Todd et ses compagnons soient persuadés d'avoir affaire à des miliciens, le harcèlement provient le plus souvent de simples particuliers n'ayant guère de liens avec l'institution militaire. Les miliciens garde-côtes constituant les compagnies détachées sont normalement mobilisés. Les autres miliciens n'ont pas vraiment de fonction militaire puisqu'on attend seulement de leur part qu'ils guettent l'arrivée d'une flotte hostile. On ne leur fournit ni uniforme ni arme. Si certains d'entre eux participent à des actions contre l'ennemi, c'est donc non seulement de leur plein gré, mais souvent de leur propre initiative. Remarquons en outre que ces actions de résistance restent marginales. La

⁴⁴ LOYER, F., «La défense des côtes de Bretagne pendant la guerre de Sept Ans : la bataille de Saint-Cast», *Revue maritime*, n° 157, janvier 1933, p. 88.

⁴⁵ «Relation de la campagne et de la bataille de Saint-Cast par l'Ingénieur de la place de Saint-Malo», *Nouveau recueil de documents inédits sur la campagne et la bataille de Saint-Cast (septembre 1758)*, Saint-Brieuc, Société archéologique des Côtes-du-Nord, 1887, p. 216.

plus grande partie de la population s'enfuit et les Britanniques traversent le plus souvent des villages et hameaux désertés. Un témoin français décrit, quant à lui, un véritable exode :

«On ne voyait plus qu'étrangers et fuyards depuis que les Anglais étaient à terre, hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux, tous s'en allaient avec ce qu'ils avaient eu le temps de sauver. [...] Les chemins étaient remplis de toute sorte de monde qui emmenaient leurs bestiaux ou qui emportaient leurs effets dans le fond des terres [...]»⁴⁶.

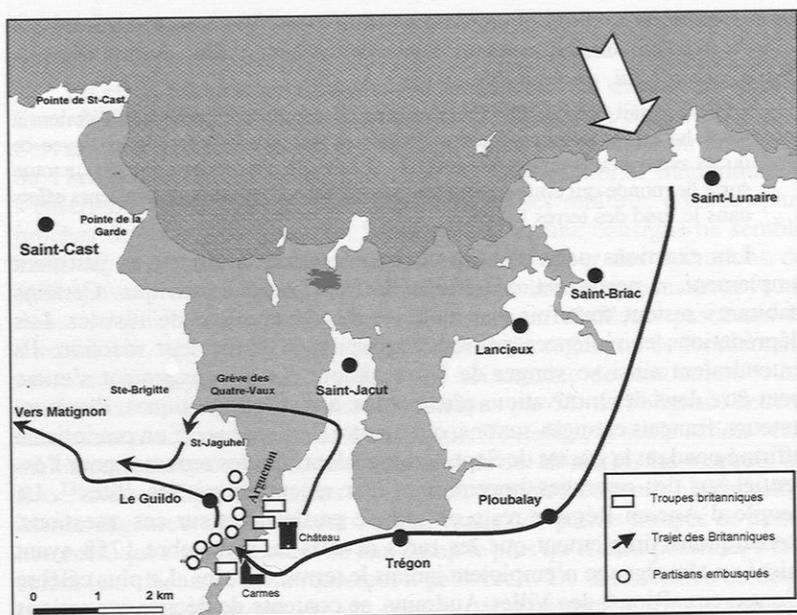
Les exactions perpétrées par certains soldats britanniques justifient amplement, *a posteriori*, ce réflexe de fuite presque atavique. Certains habitants restent toutefois sur place et décident même de résister. Les déprédations et violences peuvent expliquer en partie leur réaction. Ils entendraient ainsi se venger de l'envahisseur. Leur engagement s'ancre peut-être dans des motivations plus nobles, à savoir patriotiques. Plusieurs auteurs, français et anglo-saxons, ont montré l'émergence d'un patriotisme affirmé pendant la guerre de Sept Ans mais leurs études reposent pour l'essentiel sur des ouvrages imprimés et leur réception par les élites⁴⁷. Le peuple d'Ancien Régime reste en grande partie muet sur ces questions. Remarquons simplement que les rares acteurs de septembre 1758 ayant laissé un témoignage n'emploient jamais le terme «patrie». Le plus célèbre d'entre eux, Rioust des Villes-Audrains, se contente de décrire ses actions mais ne les justifie jamais. Il est bien possible que ces hommes défendent avant tout leur «petite patrie», c'est-à-dire leur paroisse et celles qui l'entourent. En tout cas, ces réactions spontanées ne sont pas nouvelles puisqu'en août 1707, les paysans des environs de Toulon tendirent des embuscades aux soldats impériaux qui venaient d'abandonner le siège de la ville⁴⁸.

La principale embuscade a lieu au Guildo les 8 et 9 septembre (carte n° 1). En effet, après plusieurs heures d'une marche difficile dans des che-

⁴⁶ Cité par BARRÉ, Joseph, «Relation du passage des Anglais au Guildo et à Matignon dans la semaine du 4 au 11 septembre», *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1911, p. 118.

⁴⁷ DZIEMBOWSKI, Edmond, *Un nouveau patriotisme français, 1750-1770. La France face à la puissance anglaise à l'époque de la guerre de Sept Ans*, Oxford, Voltaire Foundation, 1998 et BELL, David, *The Cult of the Nation in France. Inventing Nationalism, 1680-1800*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, rééd. 2003. Nous renvoyons à nos réflexions sur cette question dans HOPKIN, David, LAGADEC, Yann et PERRÉON, Stéphane, «'L'Anglois', un ennemi héréditaire ? L'ambiguïté des sentiments envers les Britanniques dans la Bretagne du XVIII^e siècle», in ULLBERT, Jorg et SCHMIDT, Burghardt (dir.), *Ennemi juré, ennemi naturel, ennemi héréditaire. Construction et instrumentalisation de la figure de l'ennemi. La France et ses adversaires (XIV^e-XX^e siècles)*, Actes du colloque de Lorient (novembre 2008), à paraître, 2009.

⁴⁸ CORVISIER, André, *L'armée française de la fin du XVII^e siècle au ministère de Choiseul. Le soldat*, Paris, PUF, 1964, t. 1, p. 106.



Carte 1 – Le passage du gué du Guildo (8-9 septembre 1758).

mins étroits et fangeux, l'armée britannique rencontre un obstacle naturel à la hauteur du village du Guildo, écart de la paroisse de Saint-Pôtan. Un petit fleuve, l'Arguenon, coule au fond d'une vallée relativement escarpée. Nul pont, bien entendu. A marée haute, le passage s'effectue en barque, grâce à quelques passeurs. Lorsque le jusant réduit l'Arguenon à un médiocre ruisseau, des gués permettent de traverser. Cette alternative nécessite néanmoins une bonne connaissance des lieux et une élémentaire prudence. Le chevalier Mazin précise dans un rapport officiel rédigé en 1756 : «Ce lieu est un passage pour la Basse Bretagne très dangereux, il est nécessaire de prendre des guides pour passer à marée basse, sans quoi l'on courroit risque de se perdre dans les sables mouvants qui changent presque toutes les marées⁴⁹». Comme il n'y a plus d'embarcations sur la rive droite, les Britanniques se voient contraints de passer à pied. Toutefois, outre l'obstacle naturel, se dressent, sur la rive opposée, des volontaires armés. Alors que l'armée de Bligh arrive le 8 au Guildo, elle ne fran-

⁴⁹ Arch. nat., D² 22, «Mémoire et description de la coste du Nord de Bretagne depuis Pontorson jusqu'à la rivière de Morlaix, où il est fait mention des ports et havres, bayes et ances, grèves fermes et vaseuses...», 1756.

chit le gué que dans l'après-midi du 9. Rétrospectivement, certains observateurs affirment que cette journée perdue par les Britanniques sur la rive droite aurait rendu possible la bataille de Saint-Cast deux jours plus tard. Selon le recteur de Créhen, «les Anglais furent obligés de lever un camp aux environs du Guildo et ne purent passer que le lendemain après midi, ce qui donna le temps aux troupes françaises, commandées par M. le duc d'Aiguillon, d'arriver et de vaincre les Anglais à Saint-Cast le onze septembre»⁵⁰. Les historiens bretons du XIX^e siècle, au premier rang desquels A. de La Borderie, renchérissent et attribuent sans hésitation le retard des Britanniques à l'action efficace des francs-tireurs bretons. En somme, sans la fusillade du Guildo, pas de bataille à Saint-Cast deux jours plus tard ! En 1977, P. de La Condamine critique cette version, par trop simpliste. Pour savoir si la résistance du Guildo joue un rôle notable voire décisif dans les opérations militaires, il importe de revenir aux sources.

Constatons d'abord que l'existence même de l'escarmouche ne souffre d'aucune contestation. Elle est attestée par plusieurs sources britanniques comme françaises, même si les relations officielles l'ignorent, s'en tenant aux mouvements des troupes régulières. Ainsi, le 8 septembre, quelques dizaines de volontaires se massent sur la rive gauche du Guildo pour contrarier la marche de l'ennemi. Qui sont-ils ? On connaît les noms d'une quinzaine d'entre eux. Il y a là trois nobles des paroisses voisines : Jean-François de La Planche de Kersula, seigneur en Hénanbihen, Joseph-Marie de Langlais, chevalier de Prémorvan, possessionné en Saint-Pôtan, et Joseph-Amaury de La Motte, seigneur de la Ville-ès-Comte en Trégon⁵¹. Une deuxième catégorie comprend des notables locaux, comme Jacques-Pierre Rioust des Villes-Audrains, avocat au parlement de Rennes, Gabriel Le Masson, sieur de La Chauvière, riche constructeur de navires du Guildo. Citons aussi Jean-François Rébillard, sieur de Lefort, alloué de Matignon et également capitaine de cette paroisse, c'est-à-dire responsable d'une compagnie du guet littoral. Sont également présents Ruellan, homme d'affaire du seigneur de Créhen, et Jean Chevalier, employé des fermes du Roi. Les autres sont principalement des artisans et des paysans, qu'il s'agisse du boucher Le Goff, du tisserand Blivet, de Matignon, ou du menuisier Joseph Gautier, de Créhen. Quelques aristocrates et notables du cru encadrent ainsi une petite troupe à composante populaire. Les ressorts de la mobilisation s'accordent, du moins en partie, avec cette société rurale très hiérarchisée. Six hommes, dont Gautier et Ruellan, accompagnent M. de La Ville-ès-Comte. Nul doute que ce seigneur, grâce à son statut social et son autorité locale, a mobilisé ces hommes sans difficulté. Le rôle du chevalier de Prémorvan et de M. de La Planche est moins connu mais

⁵⁰ «Note du recteur de Créhen», *Saint-Cast. Recueil de pièces officielles...*, op. cit., p. 167.

⁵¹ LA CONDAMINE, Pierre de, *Un jour d'été...*, op. cit., p. 249-253.

il paraît probable que quelques-uns de leurs «vassaux» les accompagnent. Toutefois, des sources judiciaires attestent aussi la présence de miliciens garde-côtes menés par leur capitaine, François de Kergu⁵². S'agit-il d'une compagnie entière ou de quelques hommes ? On l'ignore.

Dans la paroisse de Matignon, un rôle éminent semble revenir à Rioust des Villes-Audrains. Mais les seuls témoignages dont on dispose ont été écrits par Rioust lui-même. Il s'agit d'une part de deux lettres rédigées en 1778, l'une à l'intendant de Bretagne Caze de La Bove, l'autre à l'ingénieur des Ponts-et-Chaussées Perroud. Elles s'inscrivent dans une véritable campagne de propagande orchestrée par Rioust pour être anobli. L'autre témoignage provient de son «journal», sans doute rédigé bien après les événements, peut-être dans la seconde moitié des années 1760. Dans la lettre adressée à Perroud, il se peint en meneur :

«on s'assemble devant ma maison, je propose et engage d'aller au Guildo empêcher les ennemis de passer, on acquiesce à ma prière ; nous partons. En allant, je détachai de mes braves Matignonnais pour aller dans les métairies avertir leurs camarades ; tellement que notre troupe augmentoit en approchant, et rendu au Guildo elle pouvoit compter de 60 à 80 hommes⁵³.

Rioust s'accorde un rôle qu'il n'a peut-être pas tenu, dans de telles proportions en tout cas. D'ailleurs, dans son journal, il écrit plus sobrement : «quelques bourgeois de Matignon et moi, nous rassemblâmes le plus que nous pûmes des habitants de Matignon et des environs»⁵⁴. Rébillard, capitaine de paroisse, a probablement favorisé cette mobilisation lui aussi. D'ailleurs, il est le seul protagoniste évoqué par le moine dom Le Mercier : «Monsieur Rébillard, alloué de Matignon, fut de ceux qui s'y distinguèrent le mieux et qui donnèrent plus de marques de bravoure et de zèle pour la défense de leur patrie»⁵⁵. En fin de compte, quelques notables respectés entraînent des hommes armés vers Le Guildo. Plusieurs groupes y parviennent séparément. Se rangent-ils sous une autorité commune ? Rioust a sans conteste une autorité sur ses voisins et métayers mais sans doute pas sur Rébillard ni Le Masson et encore moins sur les trois gentilshommes qui, eux, peuvent se prévaloir de la mission ancestrale de la noblesse. Seuls les miliciens disposent d'une petite expérience militaire. Un brigadier de la maréchaussée de Lamballe, Galliot, rejoint également la petite troupe. Lui seul est susceptible d'avoir un jour

⁵² Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 2 B 1225, témoignages de François de Kergu et François Lucas, 11-14 octobre 1758.

⁵³ Lettre à Perroud, 17 juillet 1778, citée par BINET, Henri, «La défense des côtes de Bretagne au XVIII^e siècle. Études et documents», *Revue de Bretagne*, juillet 1912, p. 19.

⁵⁴ «Journal de M. Rioust des Villes-Audrains», *Saint-Cast. Recueil de pièces officielles...*, *op. cit.*, p. 111.

⁵⁵ Cité par BARRÉ, Joseph, «Relation du passage...», *art. cit.*, p. 115.

servi dans l'armée réglée. A quel titre Rioust, simple civil et roturier, commanderait-il tous ces hommes ? Imaginons plutôt quelques leaders improvisés prenant parfois l'initiative et entraînant chacun un petit groupe de combattants. Dans cette optique, Rioust peut s'être montré le plus actif, voire le plus téméraire, si l'on en croit son témoignage.

Ces défenseurs détiennent tous une arme à feu. Les plus aisés n'hésitent pas à en prêter à ceux n'en possédant pas. Ainsi, Rioust fournit-il un fusil à Desfontaines, beau-frère de Rébillard. Chacun a pris soin de se munir de toute la poudre et de toutes les munitions dont il dispose. Ont-ils une tactique particulière ? La petite guerre qu'ils mènent est largement empirique voire instinctive. Ces hommes retrouvent vite leurs habitudes de chasseurs. Ils savent se camoufler et manier les armes à feu. Plus que de simples voisins, les premiers compagnons de Rioust sont ceux qui l'accompagnent habituellement à la chasse : «je lui dit [à Le Goff] d'aller avertir ses camarades que j'avois coutume de mener dans les guets que je faisois aux loups» écrit-il vingt ans plus tard⁵⁶. Selon la même lettre, le chevalier de Prémorvan est à la chasse lorsqu'il entend la fusillade et il décide alors de rejoindre Le Guildo. Ces hommes utilisent la configuration du terrain, qu'ils connaissent à la perfection. La rive gauche de l'Arguenon comprend un groupe de maisons entre lesquelles s'intercalent de petits jardins clos. Les défenseurs s'abritent derrière les murets de pierre – véritables «parapets» écrit Rioust –, quelques rochers voire, en cas de nécessité, derrière des barques. Au-delà des habitations, vers le bois du Val, d'autres profitent du couvert de la végétation.

Reste à évaluer l'efficacité de cette opération de petite guerre. Les Britanniques demeurent un certain nombre d'heures sur la rive droite. Combien de temps ? Le corps expéditionnaire lève le camp dans la matinée du 8 septembre. Il n'a alors guère plus d'une quinzaine de kilomètres à parcourir entre la Garde Guérin et Le Guildo. Toutefois, la mauvaise qualité des chemins, la pluie, l'indispensable prudence retardent sa progression. L'après-midi est bien entamé lorsqu'il parvient à l'Arguenon : «nous arrivâmes à notre camp à Saint-Guildo [*sic*] assez tard» écrit un participant anonyme⁵⁷. Cette version infirme Rioust qui, dans une lettre de 1778, affirme que l'ennemi paraît dès 8-9 heures du matin et, dans son journal, vers midi. Il est néanmoins possible que des éclaireurs à cheval devançant le gros des troupes de plusieurs heures. En fin d'après-midi, la basse mer autorise le passage à gué mais les Britanniques ne le connaissent pas. Ceux qui partent le reconnaître subissent des tirs nourris. Ils tentent de se faire indiquer le passage par des moines du couvent des Carmes

⁵⁶ Lettre à Caze de La Bove, citée par BINET, Henri, «La défense des côtes...», *art. cit.*, p. 16.

⁵⁷ *Journal of the Campaign...*, *op. cit.*, p. 94.

faisant fonction de parlementaires et, surtout, d'éclaireurs mais les tirs ne cessent pas⁵⁸. Bligh et son état-major, ignorant la force de leurs adversaires, décident de ne pas prendre de risque et renoncent à passer le jour même, d'autant que la nuit tombe vers 19 heures. Ils établissent leur camp autour et dans l'enceinte du Vieux Château, forteresse médiévale déjà en ruines à l'époque. Les officiers vont s'abriter de la pluie et de la fraîcheur vespérale dans le modeste couvent des Carmes, situé sur la rive droite de l'Arguenon, non loin du petit fleuve côtier, d'autres poussant jusqu'à Saint-Jacut, où ils reçoivent un accueil courtois des religieux. Aucune inquiétude, par conséquent, dans le camp britannique. Le lendemain matin, l'ordre de marche est donné à six heures, c'est-à-dire peu avant l'aube. Or, il est déjà trop tard, la mer commence à remonter. Dès lors, il ne reste plus qu'à patienter jusqu'à l'après-midi.

Les Britanniques restent ainsi bloqués sur la rive droite de l'Arguenon un peu moins de 24 heures, davantage par une mauvaise appréciation de la marée que par la résistance héroïque de quelques dizaines de francs-tireurs et garde-côtes. En outre, le général Bligh paraît flâner, comme si aucune menace ne planait sur son armée. Faut-il s'en étonner ? Il croit – ou veut croire – au rôle de diversion de son expédition et entend rester quelque temps sur le territoire français. *A posteriori*, un de ses contempteurs fustige ce comportement désinvolte :

«Il faut observer ici qu'un jour entier fut perdu, sans aucun but apparent ; en passant la rivière à quatre heures du matin quand la marée était propice (mais cela aurait privé le quartier-maître général [le colonel Clerke] de deux heures de sommeil, qu'il aime beaucoup, dit-on), nous aurions pu aisément atteindre Saint-Cast le jour même⁵⁹.».

Lorsque, dans l'après-midi du samedi 9 septembre, vers 17 heures 30, la marée basse permet le franchissement, il s'effectue sans coup férir et assez rapidement. Les volontaires ont beau tirer, ils n'entravent pas la marche de l'ennemi et doivent bientôt s'enfuir pour sauver leur vie. Selon un officier britannique,

«les Gardes traversèrent la grève à l'opposé de leur propre campement, et le reste de l'armée, dont les grenadiers, au gué près du couvent où, comme on s'y attendait, les paysans d'un petit village de l'autre rive de la rivière tirèrent sur les grenadiers qui conduisaient cette colonne mais, quelques-uns d'entre eux ayant été tués, les autres s'enfuirent bientôt⁶⁰.»

⁵⁸ Lettre de Rioust à Perroud, 17 juillet 1778, citée par BINET, Henri, «La défense des côtes...», *art. cit.*, p. 19.

⁵⁹ *An Impartial Narrative...*, *op. cit.*, p. 10. Ce commentateur semble négliger le fait qu'à quatre heures du matin, l'obscurité aurait rendu le franchissement délicat.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 9.

Les tirs auraient pu impressionner des soldats inexpérimentés mais ni les Gardes ni les grenadiers, troupes d'élite de la couronne britannique. Trois volontaires perdent la vie dans cette action, dont un certain Jean Chauvel⁶¹. Quant aux Britanniques, ils ne déplorent que quelques blessés, dont Lord Cavendish, officier des grenadiers, très légèrement atteint, et peut-être, selon une autre relation, quelques tués⁶².

Une dernière question demeure en suspens, celle d'éventuelles complicités. Le corps expéditionnaire traverse l'Arguenon en deux endroits : en face du petit port et plus en aval, par la grève de Quatrevaux, vis-à-vis la presqu'île de Saint-Jacut. Selon Rioust, un informateur prévient Bligh du petit nombre des défenseurs et, peut-être, lui indique le meilleur point de passage. Le recteur de Saint-Cast se fait beaucoup plus précis : «le samedi, les Anglais corrompirent par argent un nommé Grumellon de la paroisse de Saint-Lormel qui, après avoir examiné et rapporté aux ennemis la petite poignée de monde qui s'opposait à leur passage, les conduisit vis-à-vis de Sainte-Brigitte»⁶³. Même si l'historiographie traditionnelle a fait de Grumellon un nouveau Judas, son procès ne réussit pas à mettre en évidence son rôle de prétendu traître⁶⁴. Les prisonniers de l'époque livrent volontiers des informations, quitte à induire en erreur, sciemment ou non, les ennemis. Il en va de même des dizaines de déserteurs qui rejoignent l'armée de Bligh⁶⁵. N'oublions pas, non plus, la tentative faite pour s'assurer une forme de collaboration de la part des Carmes du monastère. En fin de compte, la «trahison» est à l'échelle de l'escarmouche.

Au total, les événements du Guildo ne constituent qu'un épisode de petite guerre, plus notable par la mobilisation dont il résulte que par son importance tactique. Savoir si les francs-tireurs retardent vraiment le corps expéditionnaire britannique nécessiterait de connaître les intentions du général Bligh, qui accumule bien d'autres retards, avant et après les journées des 8 et 9 septembre. Pressés par une armée ennemie – en provenance

⁶¹ LA CONDAMINE, Pierre de, *Un jour d'été...*, op. cit., p. 213.

⁶² *An Impartial Narrative...*, op. cit., p. 9-10. THOMAS, Walter, *A Journal containing...*, op. cit., p. 44.

⁶³ «Récit du recteur de Saint-Cast», *Saint-Cast. Recueil de pièces officielles...*, op. cit., p. 154.

⁶⁴ Sur ce point, voir les travaux de CHENU, Joseph, «Le passage des Anglais au Guildo en 1758», *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, 108, 1980, p. 62-89 et HOPKIN, David, LAGADEC, Yann et PERREON, Stéphane, «Lendemain de guerre sur les côtes bretonnes : descentes britanniques et «épuration» en 1758» in PERNOT, François et TOUREILLE, Valérie, *Lendemain de guerre, Actes du colloque de Cergy-Pontoise (9-11 octobre 2008)*, à paraître.

⁶⁵ Certains sont peut-être de faux déserteurs, envoyés à seule fin de communiquer à l'ennemi des informations erronées, pratique relativement courante ; DUFFY, Christopher, *The Military Experience in the Age of Reason*, Londres, Routledge et Kegan, 1987, p. 173.

de Saint-Malo, par exemple –, les Britanniques auraient forcé le passage du Guildo, même au prix de quelques tués et noyés. Certes, quatre ans plus tard, le sergent garde-côtes Michel Cabieu réussit à lui seul à mettre en fuite une compagnie ennemie près de Ouistreham mais les circonstances, en particulier l'obscurité, expliquent largement cet exploit, peu comparable avec ce qui se passe au Guildo⁶⁶. La narration britannique citée précédemment n'insiste sur l'épisode des 8 et 9 septembre que pour fustiger l'impéritie de Bligh. Quant au caporal Todd, il ne s'en souvient pas lorsqu'il rédige ses souvenirs. Il évoque le tir quasi quotidien d'irréguliers mais pas le passage à gué, signe que cela ne l'a pas marqué. De leur côté, les sources françaises ignorent ces opérations de petite guerre, tenues pour négligeables. Seule une relation anonyme en donne un récit erroné, évoquant «cinq ou six cents garde-côtes établis sur la rive gauche»⁶⁷. Quant au recteur de Saint-Cast, il n'est pas témoin de la confrontation. Son récit se conforme donc à ce qu'il a recueilli de la bouche de participants fermement convaincus d'avoir tenu en échec l'armée d'invasion. Les érudits et historiens du XIX^e siècle, mus par un patriotisme autant régional que national, transforment l'épisode en haut fait de l'histoire bretonne, sinon française. Les Thermopyles armoricaines trouvent alors leur Léonidas en la personne de Rioust alors que le passage de l'ennemi s'expliquerait par une trahison.

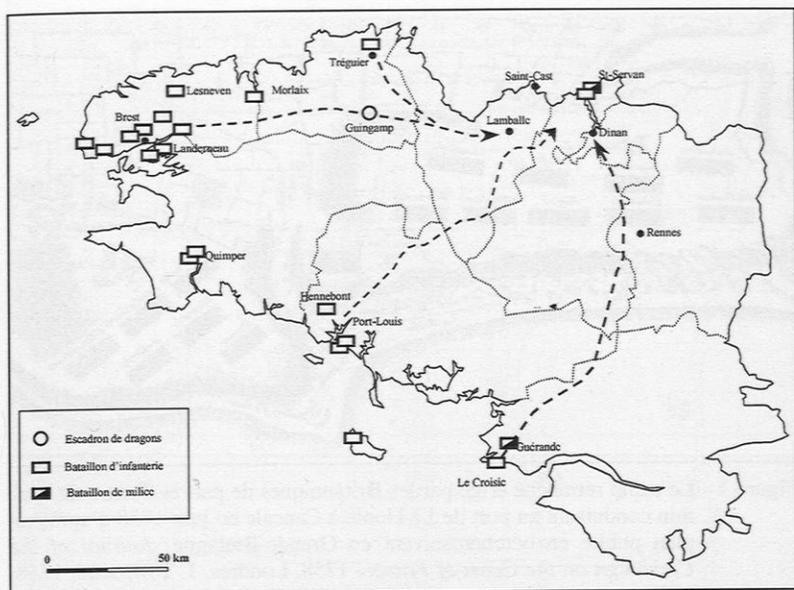
Victoire française et/ou défaite britannique ?

Si «l'affaire de Saint-Cast» constitue indéniablement un succès français, reste à savoir s'il trouve son origine dans l'efficacité de l'armée française ou dans l'impéritie des officiers britanniques.

Constatons d'abord la promptitude du regroupement des troupes françaises, sous le commandement du duc d'Aiguillon. Seuls le régiment d'infanterie de Boulonnais et le bataillon de milice royale de Fontenay-le-Comte stationnent à proximité du lieu de la descente, à Saint-Servan. Les compagnies détachées de milice garde-côtes, quant à elles, constituent au mieux des troupes d'appoint. Les autres régiments se répartissent sur toutes les côtes bretonnes, concentrés autour de Brest et, dans une moindre mesure, Tréguier, Vannes et Guérande (carte n° 2). Cependant, le débarquement britannique ne prend pas de cours le commandant en chef de la province. A peine plus d'un mois auparavant, le duc d'Aiguillon expliquait

⁶⁶ HIPPEAU, Célestin, *Le gouvernement de Normandie au XVII^e et au XVIII^e siècle d'après la correspondance des marquis de Beuvron et des duc d'Harcourt, lieutenants généraux et gouverneurs de la province*, Caen, Impr. Goussiaume de Laporte, 1863, vol. I, p. 437-438.

⁶⁷ «Détail circonstancié de la deuxième descente des Anglais sur les côtes de Bretagne et du combat de Saint-Cast», *Saint-Cast. Recueil de pièces officielles...*, op. cit., p. 132.



Carte 2 – La concentration des troupes début septembre 1758.

son plan à M. de Crémille, lieutenant-général, l'adjoint du ministre de la Guerre, le maréchal de Belle-Isle :

«S'ils veulent prendre leur revanche sur Saint-Malo, je m'y porterai également en cinq marches avec le même nombre d'hommes [que pour Lorient, soit 6 000], et comme il y a deux bataillons à portée de se jeter dans la ville d'un instant à l'autre qui suffisent pour la mettre à l'abri de l'escalade, j'y arriverai certainement avant que le siège soit commencé, et suivant les circonstances j'entrerai dans la ville par Dinard, dont la communication sera toujours libre, ou je tiendray la campagne.»⁶⁸

Fixant le lieu de ralliement à Lamballe, le duc, alors à la pointe Saint-Mathieu, envoie des missives aux différents généraux de la province puis se met en selle dès le 5 septembre au soir. Aiguillonnés par leurs officiers et de généreuses distributions de «rafraîchissements» – cidre et eau-de-vie –, les soldats effectuent des étapes quotidiennes de plus de 40 kilomètres. Ces marches forcées leur permettent d'être au contact des Britanniques dès le 9, au prix, toutefois, d'une indéniable fatigue, d'autant que les conditions atmosphériques sont détestables.

⁶⁸ Service hist. de la Défense/Dép. de l'Armée de Terre, A⁴ 26, n° 122, lettre du 24 juillet 1758.

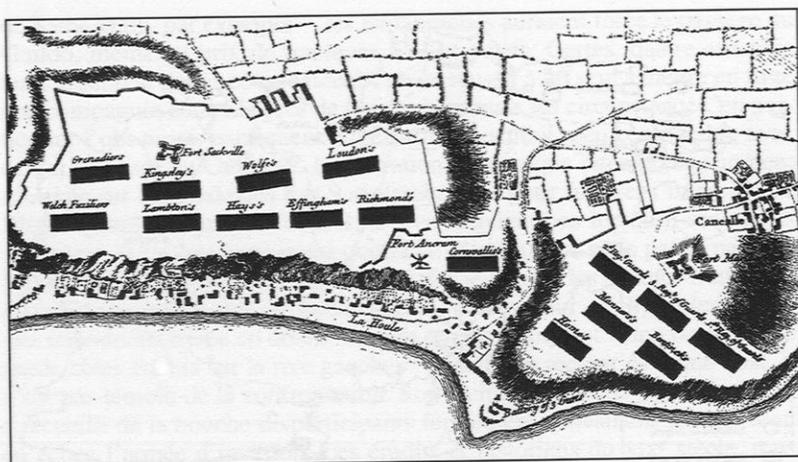


Figure 1 – Le camp retranché érigé par les Britanniques de part et d'autre du chemin conduisant au port de La Houle à Cancale en juin 1758 d'après un plan publié en octobre suivant en Grande-Bretagne. *Journal of the Campaign on the Coast of France, 1758*, Londres, J. Townsend, 1758, p. 51.

Convaincu, avec raison, de la proximité d'une armée française, l'état-major britannique décide, dans la soirée du 10 septembre, de rembarquer le lendemain. A cette fin, quelques officiers sont envoyés auprès du commodore Howe. Toutefois, les préparatifs du rembarquement consistent finalement en peu de choses, sans doute une vague reconnaissance des lieux. Soulignons bien que l'opération est atypique puisque, exceptionnellement, les troupes ne rembarquent pas là où elles ont débarqué. La préparation n'en devrait être que plus importante, ce qui n'est pas le cas. Seul un pamphlet complaisant envers Bligh – donc suspect – évoque une reconnaissance par un ingénieur, qui aurait pris des dispositions – mais on ignore lesquelles. Visiblement, le général et ses adjoints, comme le colonel Clerke, ne se préoccupent guère du rembarquement et ne donnent pas d'ordres précis à ce sujet. Un opuscule reproche même à Clerke d'avoir passé la soirée précédant l'opération à lire une gazette⁶⁹. Peut-être faut-il voir dans ces négligences un certain dédain du chef de l'expédition pour les descentes, type d'opérations qu'il découvre à 73 ans.

A Cancale, au mois de juin, les Britanniques avaient édifié un camp retranché, pour s'y réfugier en cas de besoin et couvrir leur rembarquement (fig. 1). Rien de tel à Saint-Cast, faute de temps. Toutefois, la plupart des

⁶⁹ *An Impartial Narrative...*, op. cit., p. 15.

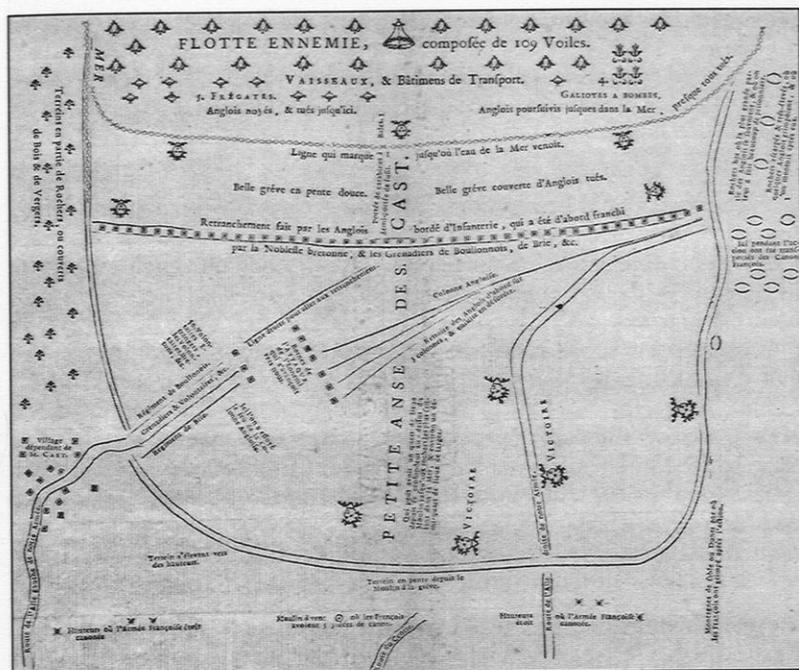


Figure 2 – L'auteur de ce plan figuratif du combat de Saint-Cast imprimé chez Julien-Charles Vatar mi-septembre 1758 a fait figurer au milieu de la plage ce qu'il appelle un «retranchement fait par les Anglois». Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 F 303.

témoignages britanniques comme plusieurs relations imprimées françaises évoquent une espèce de retranchement (fig. 2). Les Français l'attribuent aux troupes de Blich, ce que conteste l'ingénieur de Saint-Malo, le chevalier Mazin. Il semble qu'il ait raison. Les Britanniques attribuent d'ailleurs le talus en question soit à l'œuvre de la nature, soit aux Français. Voici ce qu'en dit le caporal Todd : «Il y a là une sorte de talus fait par la mer, profond d'environ quatre pieds⁷⁰». Un officier français ayant inspecté les lieux à la fin du XIX^e siècle pense de même, parlant d'«un talus de galets fort raide que la mer rejette en haut de la plage de sable⁷¹». D'autres témoins pensent qu'il s'agit de vestiges de fortifications de sable et de galets réalisés dans le cadre de la

⁷⁰ TODD, William, *The Journal of...*, *op. cit.*, p. 98.

⁷¹ FOUCHÉ, A., «Au sujet de diverses tentatives de débarquement faites sur les côtes de Bretagne», *Revue du génie militaire*, 1900, t. XIX, p. 462.

défense littorale pendant la guerre précédente, celle de Succession d'Autriche. En tout cas, ce talus est de taille modeste et n'offre qu'une protection précaire. Si l'on suit la dernière hypothèse, il est, de plus, dans le mauvais sens, ne protégeant guère contre une menace venant de la terre. Un régiment aurait tenté de le modifier mais se serait bientôt arrêté faute d'outils et, sans doute, de temps⁷².

Une indéniable précipitation préside à ce embarquement, l'armée française étant à proximité immédiate du corps expéditionnaire britannique. A cet égard, Bligh a sans doute commis une faute en faisant battre la générale avant de se mettre en marche vers Saint-Cast. Le son du tambour est entendu des Français, ce qui annihile tout effet de surprise et tout espoir de s'éclipser discrètement. En fait, divers témoignages font état d'une certaine désorganisation dans les rangs des troupes britanniques, harcelées pendant la nuit par des opérations de petite guerre, nous l'avons vu. L'état-major n'eut peut-être ainsi que la ressource de faire battre la générale pour rassembler promptement des soldats éparpillés. Toujours est-il que l'armée du duc d'Aiguillon serre celle de Bligh de près lorsque celle-ci atteint la plage de Saint-Cast pour procéder à son embarquement.

Celui-ci s'effectue dans des circonstances peu favorables. Le lieu est plus subi que choisi. Un officier aurait proposé de rembarquer plus à l'est – l'actuelle plage de Pen Guen ? –, dans un site qu'il jugeait plus propice, mais son avis ne fut pas pris en considération. En outre, la marée est basse. Selon le site Internet du Service hydrographique et océanographique de la Marine, la basse mer est atteinte ce jour-là vers 6 h 30 avec, certes, un faible coefficient de 39 mais l'estran est ici très plat et particulièrement étendu. Il faut donc parcourir une distance importante pour embarquer dans les bateaux à fond plat.

A cela s'ajoute le fait que l'armée britannique ne puisse compter sur une artillerie à terre pour appuyer cette opération. Seules quelques pièces de petits calibres avaient été débarquées à Saint-Lunaire : le caporal Todd parle de deux canons de six livres, ce qui est plus symbolique que véritablement dissuasif face à un ennemi décidé, d'autant qu'il semble que ces pièces aient été rembarquées avant même le début du combat le 11 septembre. En revanche, l'artillerie de la Navy, forte de centaines de pièces, peut fournir une aide appréciable : en théorie, plus de 1 500 pièces d'artillerie au total, même si, dans la pratique, seuls une douzaine de navires – selon une lettre du duc d'Aiguillon du 13 septembre, un vaisseau, cinq frégates et quatre galiotes à bombes, ou, selon des sources britanniques, six frégates, quatre ketchs et deux

⁷² *Journal of the Campaign...*, op. cit., p. 96.

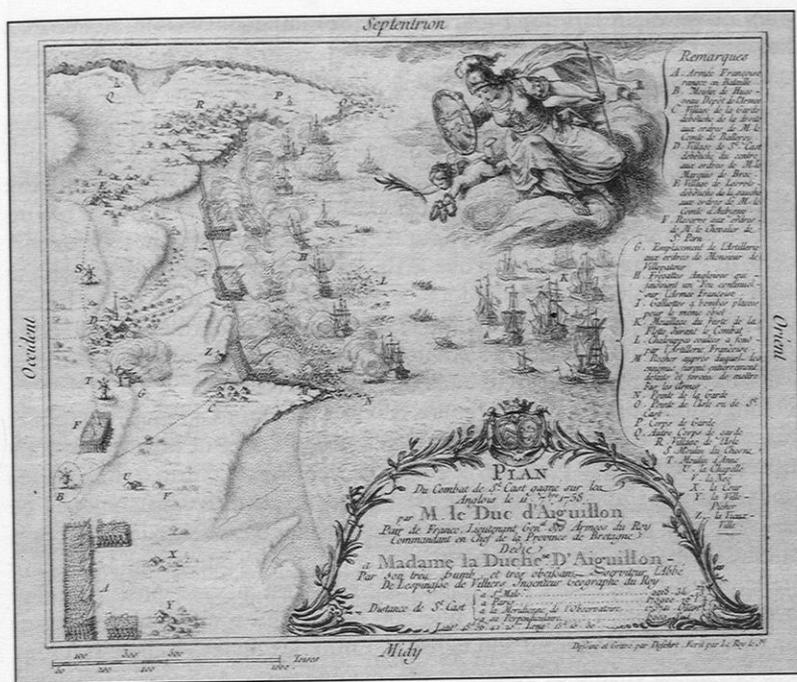


Figure 3 – Ce plan du combat de Saint-Cast gagné sur les Anglois, dédié à la duchesse d'Aiguillon par l'abbé de Lespinasse, ingénieur géographe du roi, met bien en évidence la position des frégates et sloops britanniques embossés parallèlement à la côte. Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 F 303.

sloops⁷³ – appuient le rembarquement de leurs 250 pièces d'artillerie de tous types. Même si, étant donné que les navires s'embossent parallèlement à la côte, seule la moitié de ces bouches à feu peut être utilisée, ce nombre reste sans commune mesure avec les 8 à 18 – selon les sources – canons de petit calibre que le duc d'Aiguillon parvient à aligner. La gravure dédiée à la duchesse d'Aiguillon montre bien la disposition des navires britanniques (fig. 3)⁷⁴ : la douzaine de bateaux est embossée près de la côte ; les transports de troupes et le reste de la flotte sont nettement

⁷³ Service hist. de la Défense/Dép. de l'Armée de Terre, A¹ 3496, n° 159, lettre du duc d'Aiguillon au maréchal de Belle-Isle, ministre de la Guerre, 13 septembre 1758 et ENTICK, John, *The General History of the Late War*, Londres, E. Dilly et J. Millan, 1763, p. 206.

⁷⁴ Service hist. de la Défense/Dép. Marine, recueil 9, carte n° 31.

plus éloignés, les *flat-bottomed boats* devant donc passer auprès des ketchs à bombes et des frégates.

Sans doute est-ce là l'une des raisons de l'inefficacité relative de cet intense bombardement. L'ingénieur Mazin parle d'«*un feu beaucoup plus épouvantable que meurtrier*», estimant à une trentaine seulement le nombre de Français tués par les projectiles ou leur souffle⁷⁵, malgré les milliers de boulets et les centaines de bombes probablement tirés en trois à quatre heures de combat. Comment expliquer le faible impact d'un tel bombardement ? Notons tout d'abord que le tir des bombes est peu précis, compte tenu de leur trajectoire parabolique, le tir étant toujours indirect. La fumée présente sur le champ de bataille – le vent souffle du nord-est – ne facilite par ailleurs guère la tâche des pointeurs. Remarquons aussi que l'artillerie est longtemps peu meurtrière dans les batailles terrestres. Le chevalier de Folard estime ainsi que 4 000 coups de canon font tout au plus 300 tués et blessés, tout au moins au début du XVIII^e siècle, l'effet destructeur de l'artillerie augmentant à partir de la guerre de Sept Ans⁷⁶. Surtout, lorsque les deux troupes s'approchent l'une de l'autre, les bateaux britanniques ne peuvent plus guère tirer sur la plage sans risquer de toucher leurs propres soldats. Dès lors, ils bombardent les hauteurs où stationnent la réserve française et l'état-major. Le recteur de Saint-Cast affirme ainsi, peut-être avec une certaine exagération, que 500 boulets lui sont passés au-dessus de la tête, endommageant son église⁷⁷. Enfin, les dunes et chemins creux conduisant au champ de bataille protègent une partie de l'armée française, au moins des tirs directs à défaut des bombes. L'appui de la flotte se révèle donc d'une utilité réduite face à une armée de plusieurs milliers d'hommes.

Au total – et sans rentrer dans les détails de ce que fut l'affrontement proprement dit –, les Britanniques, bien que passés maîtres en matière de débarquement – comme de débarquement –, ont accumulé les erreurs ce 11 septembre. Certaines sont sans doute imputables au manque de temps ; pas toutes cependant. Ainsi, les premières troupes rembarquées regagnent le bord des navires d'où elles avaient débarqué à Saint-Lunaire, une semaine plus tôt, sans tenir compte de la distance à laquelle ces navires se

⁷⁵ «Relation de la campagne et de la bataille de Saint-Cast», *Nouveau recueil de documents...*, *op. cit.*, p. 218-219.

⁷⁶ CHAGNIOT, Jean, *Guerre et société à l'époque moderne*, Paris, PUF, 2001, p. 283. Ce ratio n'évolue d'ailleurs que lentement, malgré les progrès de l'artillerie : pour chaque soldat tué pendant la Grande Guerre, aussi surprenant que cela puisse paraître, 1 400 obus ont été tirés en moyenne (HOLMES, Richard, *Acts of War. The Behavior of Men in Battle*, New York, The Free Press, 1989, p. 170).

⁷⁷ «Récit du recteur de Saint-Cast», *Saint-Cast. Recueil de pièces officielles...*, *op. cit.*, p. 160.

trouvent, ce qui augmente les délais de transit entre la plage et la flotte. Plus tard, la proximité immédiate des troupes françaises conduit certes à agir avec plus de précipitation et un certain désordre. Mais des officiers britanniques auraient encore préféré, lors de la seconde rotation des barges, embarquer des chevaux et des vaches plutôt que des soldats⁷⁸. Aussi, lorsque l'arrière-garde britannique demeurée sur la plage ploie sous le nombre des assaillants français, beaucoup se ruent-ils vers l'océan et les rares barges encore disponibles. Des hommes nagent même en leur direction et parviennent à s'y agripper. Chacun cherchant à sauver sa vie, se déroulent alors de terribles scènes. Voici ce que décrit une source britannique, confirmée par des relations imprimées françaises : «Les quelques bateaux qui étaient à la côte furent bientôt remplis, certains tellement, avec des soldats accrochés à leurs bords, que les marins, craignant de couler, furent obligés de couper des mains⁷⁹». Deux *flat-bottomed boats*, surchargés bien au-delà de leur capacité, finissent d'ailleurs par couler.

Sur la plage, le combat en lui-même était perdu d'avance : la disproportion des forces laissait mal augurer d'une longue résistance des *red-coats* lorsque viendrait le choc des deux infanteries. La plus grande partie du corps expéditionnaire ayant rembarqué, il ne reste sur la plage que 1 300 à 1 400 soldats britanniques environ⁸⁰. Certes, il s'agit de troupes d'élite, grenadiers et *Guards*, mais les Français sont plus de 7 000. Pourtant, certaines tergiversations ont peut-être quelque peu terni la victoire. Du moins, certains reproches, non dénués d'arrière-pensées politiques, seront-ils adressés par la suite au duc d'Aiguillon⁸¹. Attaquer l'armée de Bligh plus tôt eût cependant été difficile. Certes, le 10 septembre au soir, le lieutenant général d'Aubigny s'approche du camp ennemi et constate l'absence des mesures de défense les plus élémentaires. «Ils n'avaient aucune patrouille ni aucun corps-de-garde avancé. On voyait à cent pas une grande partie des hommes couchés, l'autre partie faisant cuire de la viande et allumant du feu sous des marmites ; les chevaux

⁷⁸ *Journal of the Campaign...*, p. 97.

⁷⁹ *An Impartial Narrative...*, *op. cit.*, p. 18.

⁸⁰ Sur ce point, HOPKIN, David, LAGADEC, Yann, PERRÉON, Stéphane et RANNOU, André, «William Todd et Walter Thomas : deux regards britanniques sur la bataille de Saint-Cast (11 septembre 1758)», *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes d'Armor*, 2008, p. 3-31.

⁸¹ Ainsi, l'auteur d'une relation restée manuscrite écrit : «Si l'on eut attaqué deux heures plus tôt, aucun ennemi n'aurait pu se rembarquer» («Détail circonstancié de la deuxième descente des Anglais sur les côtes de Bretagne et du combat de Saint-Cast», *Saint-Cast. Recueil de sources officielles...*, *op. cit.*, p. 138-139). Les critiques les plus violentes contre le duc d'Aiguillon éclatent à partir de 1765, dans le cadre de l'Affaire de Bretagne.

étaient dessellés et au piquet dans le bas de la prairie» écrit un témoin⁸². Même s'il pouvait paraître tentant de fondre sur des Britanniques guère aux aguets, le général se retient alors, ne disposant que d'un régiment d'infanterie complet et de deux escadrons de dragons. Le duc d'Aiguillon, de son côté, n'entend pas livrer un combat au crépuscule sans disposer de la totalité de ses forces.

Le lendemain, l'armée française se lance à la poursuite de son adversaire avec un entrain certain, le marquis de Carcado affirmant être arrivé «à la teste de la Brigade de Bourbon au grand trot de mon cheval, les soldats courant derrière moi⁸³». Toutefois, ces troupes parviennent à Saint-Cast dans un inévitable désordre et le commandant en chef procède à un indispensable redéploiement de son dispositif. Il organise trois colonnes, commandées respectivement par d'Aubigny, le marquis de Broc et le comte de Balleroy, alors qu'une réserve, comprenant les miliciens mais aussi le deuxième bataillon de Penthièvre et le troisième de Volontaires-Étrangers, se place en arrière. Cependant, une fois ces dispositions prises, les soldats piétinent pendant au moins une heure, assistant impuissants au rembarquement progressif de l'ennemi. Le duc d'Aiguillon fait-il montre d'une hésitation malvenue ou entend-il écraser à coup sûr un adversaire simplement réduit à une arrière-garde ? A moins que, soucieux d'épargner le sang de ses hommes, il préfère éviter l'affrontement ? Quelques jours auparavant, en tout cas, il affirmait clairement vouloir en découdre, dans une lettre au maréchal de Belle-Isle :

«si on n'entreprend à la guerre que des expéditions dont le succès fut phisiquement démontré, on la feroit très mal, et [...] la meilleure méthode, à ce que j'ai ouï dire, est de marcher droit et vite aux ennemis, lorsqu'on les sçait quelque part, de faire de bonnes dispositions, et de se fier un peu à la Providence.»⁸⁴.

Quoi qu'il en soit, l'impulsion vient de la colonne de gauche, commandée par d'Aubigny, sans doute las d'attendre. Elle s'ébranle par un chemin creux qui la protège des tirs de la flotte britannique. Lorsque les hommes de tête parviennent, dans un certain désordre, sur la plage, ils subissent néanmoins, note le recteur de Saint-Cast, «une première décharge ; nos piquets, [...] à ce premier feu, parurent timides, chancelans et presque déconcertés⁸⁵». Comme ils ont couru, ces hommes – grenadiers

⁸² *Ibid.*, p. 133.

⁸³ CHENU, Joseph, «Autour de la bataille de Saint-Cast en 1758», *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, 109, 1981, p. 72.

⁸⁴ Service Hist. de la Défense/dép. de l'Armée de Terre, A¹ 3496, n° 80, 7 septembre 1758.

⁸⁵ «Récit du recteur de Saint-Cast», *Saint-Cast. Recueil de sources officielles...*, op. cit., p. 161.

du régiment de Boulonnais et volontaires bretons – se retrouvent isolés lorsqu'ils débouchent sur la plage et contraints d'attendre ceux qui les suivent : «les premiers arrivés voyant que la queue était encore loin, firent une halte d'un moment en se couvrant de leur mieux de l'inégalité du terrain» précise une relation⁸⁶. Son auteur ajoute même : «nous n'étions pas trois cents hommes rassemblés et [...] nous arrivions par deux, par trois, sans ordre et dans la plus grande confusion». Or, les Britanniques ne parviennent pas à profiter de ce flottement au sein de la colonne française.

Le général Dury cherche pourtant à exploiter cet avantage initial. Selon le caporal Todd, il ordonne à ses hommes «de quitter l'abri du talus et d'attaquer l'ennemi, ce qui [...] oblige celui-ci à reculer à plusieurs reprises⁸⁷». Un officier britannique considère toutefois cette manœuvre comme trop tardive :

«si ce mouvement avait été opéré un peu plus tôt et si nos troupes avaient attaqué à la baïonnette avant qu'un nombre considérable d'ennemis ne soit sorti du chemin encaissé, peut-être aurait-il pu réussir, au moins à les déconcerter et semer la confusion chez eux ; mais l'avis d'un gentilhomme qui suggéra cette solution fut négligé, et cette occasion perdue⁸⁸.»

Si les Britanniques font vaillamment front, l'arrivée de la colonne du centre, celle du marquis de Broc, les déstabilise et le repli, d'abord organisé, se mue bientôt en sauve-qui-peut fatal à de nombreux *redcoats*, parmi lesquels le général Dury⁸⁹.

*
**

⁸⁶ «Détail circonstancié...», *Saint-Cast. Recueil de sources officielles...*, *op. cit.*, p. 136-137.

⁸⁷ TODD, William, *The Journal of...*, *op. cit.*, p. 98.

⁸⁸ *Journal of the Campaign...*, *op. cit.*, p. 98.

⁸⁹ Le nombre de morts britanniques est toujours sujet à débats. Pour notre part, en tenant compte à la fois des données concernant le nombre de soldats n'ayant pas encore réussi à rembarquer au début de la bataille (sans doute un peu moins de 1 500), des données – certes partielles – concernant certaines des unités des *guards* et des grenadiers, enfin de certains témoignages français, nous estimons les pertes britanniques à 5 à 800 prisonniers (blessés compris) et moins de 700 morts (HOPKIN, David, LAGADEC, Yann, PERRÉON, Stéphane et RANNOU, André, «William Todd et Walter Thomas...», *art. cit.*, p. 12-13 et BOISSIÈRE, Cédric, HOPKIN, David, LAGADEC, Yann et PERRÉON, Stéphane, «La bataille de Saint-Cast, un événement «médiatique» européen (11 septembre 1758)», *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes d'Armor*, 2009, à paraître). En cela, nos analyses divergent de celles de MENÈS, Jean-Claude, «Pertes britanniques à la bataille de Saint-Cast», *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes d'Armor*, 2009, à paraître, qui ne s'appuie cependant que sur les estimations françaises, souvent très largement surévaluées, à l'instar d'ailleurs des données britanniques concernant les pertes françaises évoquant plusieurs milliers de morts dans les rangs des troupes du duc d'Aiguillon...

Conclusion

Si la descente britannique, parfaitement maîtrisée en ce qui concerne le débarquement, commence comme une opération routinière, son dénouement est totalement atypique puisque tous les autres corps expéditionnaires venus d'outre-Manche ont pu rembarquer sans problème. Le combat de Saint-Cast doit ainsi son existence à une série de facteurs naturels et humains, l'état-major britannique ayant incontestablement fait preuve d'une certaine suffisance. Quant au duc d'Aiguillon, si sa valeur de tacticien peut se discuter, il montre en cette occasion des qualités stratégiques indéniables.

Reste qu'incontestablement, la bataille de Saint-Cast ne constitue qu'un épisode mineur de la guerre de Sept Ans. Elle fait cependant l'objet de nombreuses célébrations, à Paris avec l'un des rares *Te Deum* du conflit, comme ailleurs, justifiant ici des remarques des chroniqueurs, tel l'avocat parisien Barbier, ailleurs l'impression de plans, de gravures, de relations vantant la victoire française. Cette mobilisation « médiatique » semble cependant disproportionnée au regard de la modestie de la victoire : mais il s'agit justement de l'une des rares victoires des armées de Louis XV à une période au cours de laquelle elles accumulent les revers en Allemagne comme en Amérique ou en Inde, lui conférant une place particulière dans la propagande royale.

On ne peut cependant limiter tout à fait à cela les conséquences militaires de Saint-Cast. En effet, cette victoire conduit pour une part les Britanniques à renoncer à des descentes d'une telle ampleur sur le littoral français, même si de nouveaux raids ont lieu en 1759 et 1760 en Normandie, sans grand succès d'ailleurs. Quant à la prise de Belle-Ile, en 1761, elle ressortit à une autre stratégie, rendue possible par l'insigne faiblesse de la marine française, en partie annihilée par le désastre des Cardinaux⁹⁰.

Notons enfin que le combat de Saint-Cast est un élément fondateur d'un certain « nationalisme » breton au XIX^e siècle. Les érudits et historiens bretons, au premier rang desquels Arthur de La Borderie, en ont fait un événement majeur de l'histoire bretonne, contribuant ainsi à perpétuer sa mémoire jusqu'au XX^e siècle, à la forger aussi d'une certaine manière, autour de « mythes » allant des frasques extra-conjugales du duc d'Aiguillon à la place tenue dans la bataille par les volontaires bretons, sans oublier le panceltisme réunissant garde-côtes de

⁹⁰ Sur ce point, nous renvoyons, *infra*, à la communication d'Olivier Chaline.

Basse-Bretagne et combattants gallois⁹¹. En ce sens, l'après Saint-Cast, la mémoire du combat élaborée au siècle suivant constituent un remarquable objet d'étude, au moins aussi intéressant que l'événement en lui-même.

David HOPKIN

Fellow in Modern History, Hertford College, Oxford University

Yann LAGADEC

Maître de conférences, Université Rennes 2/Haute-Bretagne
CRHISCO/CERHIO, UMR CNRS 6258

Stéphane PERRÉON

Professeur agrégé au Lycée de Bressuire, docteur en histoire
CRHISCO/CERHIO, UMR CNRS 6258

RÉSUMÉ

Le 11 septembre 1758, l'arrière-garde d'un corps expéditionnaire britannique débarqué une semaine auparavant est défait sur la plage de Saint-Cast par des troupes françaises commandées par le duc d'Aiguillon. Cet épisode ne constitue pourtant qu'une descente – c'est-à-dire un débarquement – parmi d'autres, les Britanniques étant passés maîtres dans ces opérations dites combinées, rendues possible par l'écrasante supériorité de leur marine. En septembre 1758, toutefois, l'armée commandée par le général Bligh, réduite à traverser le bocage du Penhièvre, entre Saint-Lunaire et Saint-Cast, doit faire face à des actions de petite guerre, même s'il convient de ne pas exagérer l'efficacité de cette guérilla. Si, exceptionnellement, l'expédition tourne mal pour les Britanniques, tout autant que les initiatives efficaces de l'armée française, sans doute sont-ce les errements de l'état-major de Bligh qui en expliquent le dénouement.

⁹¹ Rappelons brièvement ici qu'émergea, dans les années 1830-1840, dans un contexte marqué notamment par le développement du bretonisme, la légende d'une fraternisation entre des unités de soldats gallois combattant dans le corps expéditionnaire de Bligh et de garde-côtes bretons qui auraient entonné le même chant, trace de leurs origines celtiques communes. Le fait qu'il n'y ait pas eu d'unités galloises dans les rangs britanniques en Bretagne en septembre 1758 est bien attesté depuis fort longtemps. Ce «mythe» a été analysé notamment par GOURVIL, Francis, «Bretons et Gallois à la bataille de Saint-Cast (1758)», *Nouvelle Revue de Bretagne*, 4, 1947, p. 265-275 et, plus récemment, par GUILLOREL, Eva, «Chanson politique et histoire: le combat de Saint-Cast et les Anglais sur les côtes de Bretagne au XVIII^e siècle», *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 2007-4, p. 167-184.